

Préface

Des pages de chair et de sang

Les pages de ce livre brûlent les doigts. Un homme, Roman Brackman, rescapé du goulag comme bien d'autres, s'y attaque à l'un des plus sinistres fantômes du xx^e siècle, celui de Joseph Staline. Mais un mythe aussi, entretenu par des avalanches de propagande et des légions de thuriféraires, naïfs ou stipendiés. Il y révèle d'abord que le tyran commença sa carrière politique comme agent double : alors qu'il faisait partie des révolutionnaires, en 1903, il fournissait des renseignements sur eux à la police secrète tsariste, l'Okhrana. Et ce jusqu'en 1912. On l'appelait Koba.

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, là n'est cependant pas la clef du livre ; elle réside dans l'enquête qu'a menée Brackman pendant près d'un demi-siècle.

L'Okhrana était une organisation redoutablement efficace et les révolutionnaires russes du début du siècle étaient relativement faciles à repérer ; ils se faisaient fréquemment arrêter et, souvent aussi, « retourner ». On leur proposait la liberté, moyennant des informations sur leurs collègues. Beaucoup préférèrent ce marché aux geôles tsaristes ou à l'exil dans les provinces arctiques ; parfois même, ils le proposaient. Ainsi, l'exécrable Lavrenty Beria, qui devint sous Staline chef du NKVD, n'en faisait pas mystère. Il en fut autrement pour Iosif Vissarionovitch Djougashvili, le futur Staline. Arrêté pour divers méfaits, dont sa participation au « casse » de la Banque impériale de Tiflis, il se fit aussi « retourner ». Mais lui nourrissait l'ambition personnelle de se servir de ses relations privilégiées avec l'un des chefs de l'Okhrana, Eremine, pour évincer l'homme de confiance de Lénine, Roman Malinovski, lui-même agent de l'Okhrana. Il

envoya une lettre en ce sens. C'eût été pour lui l'occasion de monter en grade dans le mouvement qui n'était encore que celui des sociaux-démocrates. Eremine ne donna pas suite à sa lettre. Celui qui n'était pas encore Staline cessa de renseigner l'Okhrana.

Entre-temps, son dossier à l'Okhrana s'était épaissi. Il était devenu compromettant. Et Djougashvili avait beaucoup d'ennemis, dont Lev Trotski, qui l'exécra dès leur première rencontre. Pendant plusieurs années après la mort de Lénine, la divulgation de ce dossier aurait brisé les ambitions du Géorgien, désormais hissé dans les cercles du pouvoir russe.

Le destin de ce dossier est au cœur de l'enquête de Roman Brackman. Il ne fut retrouvé que plusieurs années après la Révolution d'Octobre 1917, à la faveur du déménagement des immenses archives de l'Okhrana, en 1926. Il fut remis à Felix Dzerjinski, le chef de la police secrète, rebaptisée GPU (Guépéou). Terrifié, n'ignorant pas ce qui lui adviendrait s'il le remettait à Staline – ce qui signifierait qu'il en aurait pris connaissance – Dzerjinski cacha les pièces à conviction dans ses archives personnelles. Staline en eut vent. Deux jours plus tard, au cours d'une adresse au plénum du parti communiste, Dzerjinski but un verre d'eau et tomba raide mort. Il était le premier d'une longue série.

Bien des gens, en effet, eurent connaissance de ce dossier, le détenirent ou en apprirent l'existence. Entre autres, le maréchal Toukhatchevski et plusieurs officiers, qui projetèrent de faire arrêter Staline et de le traduire en justice. Tous le payèrent de leur vie. Brackman précise avec force détails qui fut informé du dossier, comment, et dans quelles circonstances ils en moururent.

Le dossier ne fut pas retrouvé. Mais en 1946, les Archives Bakhmetiev de la Fondation Hoover, à l'Université Columbia de New York, firent l'acquisition de documents de l'Okhrana relatifs à Staline ; ils avaient été sortis de l'URSS par un avocat véreux, agent de la GPU, Golovachev – le même qui servit de modèle au répugnant personnage nommé Komarovski dans *Le Docteur Jivago*, de Boris Pasternak. Dans ces documents figurait une lettre d'Eremine retraçant la carrière de Staline ; or, bizarrement, elle peignait de lui un portrait avantageux. L'Okhrana glorifiant Koba, le braqueur de la Banque impériale de Tiflis ?

À l'examen de la « lettre Eremine » et des autres documents, Brackman parvint à la conclusion que c'était des faux. Des erreurs grossières les trahissaient. Et une caractéristique les unissait : toutes les signatures de chefs de l'Okhrana présentaient des similitudes improbables. Ces faux avaient donc été réalisés par le même faussaire. Brackman possédait un exemplaire de la vraie signature d'Eremine : elle n'avait rien à voir. Mais alors, pourquoi avait-on fabriqué de tels faux ? L'évidence s'imposa : pour discréditer les vrais documents du dossier Staline.

Staline – comment ne pas le comprendre ? – attachait une importance cruciale au dossier démontrant qu'il avait commencé sa carrière de révolutionnaire dans la trahison, avant de la poursuivre dans le meurtre en série, mais par procuration. Les documents, raisonnait-il, finiraient bien par surgir au grand jour. Déjà, en 1937, un journaliste américain avait suggéré que les atroces procès de Moscou, tel celui de Boukharine, visiblement fabriqués, n'avaient d'autre fonction que de cacher la vérité sur le passé de Staline.

Brackman reconstitue l'histoire de ce dossier. Et celle des faux. Elle est jonchée d'infamies, de trahisons, d'épisodes pathétiques. Et de cadavres.

Koba avait l'habitude des cadavres. Certains – du propre père officiel de Staline, Vissarion Djougashvili, à Lev Trotski – se ressemblaient trop : à des décennies de distance, ils étaient tombés, de la même troublante, effroyable manière, sous les coups d'un « piolet dissimulé dans une veste molletonnée mouillée ».

Les pages qui suivent ne sont pas celles d'un historien blanchi sous le harnais. Elles sont plus proches de Pasternak et de Soljenitsyne que d'un érudit nourri de l'hydromel de Clio. Çà et là, Brackman a comblé par la spéculation des bribes manquantes dans le puzzle de faits qu'il a patiemment vérifiés auprès de témoins survivants et dans la poussière des archives. Ce n'est pas académique, jugeront certains. Mais ces lacunes sont vénielles : des centaines d'autres éléments vérifiés les confortent. Et peut-être y aurait-il quelque hauteur à exiger les pratiques de l'historien universitaire de la part d'un homme qui a payé dans sa chair

la violence stalinienne, qui a pourri dans le goulag de Norilsk, rongé par le désespoir et les poux, la révolte et la faim. Son crime ? Il avait voulu fuir. Ces pages retracent l'enquête d'un homme qui a voulu démasquer le tortionnaire de son pays.

Emporté par sa recherche et hanté par la traque de la vérité de Staline et du système monstrueux qu'il instaura, Brackman retrace ici maints épisodes de son règne de terreur, sans rapport avec le « dossier », tels son délirant projet de déportation des juifs dans les terres arides du Birobidjan, l'assassinat irrationnel de Solomon Mikhoëls, membre éminent du monde des arts moscovite, et bien d'autres. On résistera à la tentation de l'amalgame : s'il décrit les massacres des mencheviks, par exemple, ou les souffrances qui menèrent au suicide sa seconde femme, Nadejda Alliloueva, ce n'est pas que Brackman les rattache au « dossier Staline » : c'est qu'il n'a pu s'empêcher de compléter le portrait du tyran, au risque de dépasser le cadre de son projet.

Demeure le fait qu'il s'agit là d'un livre sans équivalent dans la vaste bibliothèque de ceux qui ont été consacrés au despote. Il l'est à deux titres : pour le lecteur d'abord, en raison des portes qu'il ouvre sur l'abîme de l'homme que fut Staline ; ensuite, pour l'auteur, car ce livre est le livre d'une vie, l'un de ces ouvrages de chair et de sang, qui sont écrits parce que l'auteur ne peut pas faire autrement, et dont Nietzsche souhaitait qu'ils fussent les seuls.

On peut prévoir certaines des réactions que ces pages susciteront : le mythe de Staline est aussi puissant que celui du communisme. Staline est mort depuis plus d'un demi-siècle, mais son cadavre a la peau dure. Même Khrouchtchev n'a pas réussi à le tuer. Le point est connu depuis vingt-cinq siècles : « Les peuples ne veulent pas savoir, écrivait Aristote, ils veulent croire. »

Gerald MESSADIÉ

Avant-propos

Il y a quelques années, l'historien Bertram D. Wolfe déplorait que Staline ne fût vivant « dans aucune des biographies qui lui ont été consacrées¹ ». Plus récemment, dans son propre ouvrage, Robert Conquest jugeait Staline « irréal² ». Irréel, celui qui dépêcha à la mort des millions de gens, ou qu'il contraignit à vivre dans la terreur et la misère ? Il est cependant vrai que ses biographes donnent de Staline l'image d'un individu hautement improbable ; il y apparaît comme une souris qui aurait accouché d'une montagne d'horreurs. On en retire un sentiment de disparité entre la cause et les effets. Le torrent de révélations de l'ère de la Glasnost n'a cependant pas dissipé le mystère de l'homme Staline, ni comblé les lacunes de sa vie et de l'histoire soviétique.

Si les « secrets » de Staline sont demeurés si longtemps cachés, c'est que, durant son règne de plus d'un quart de siècle, il est parvenu à détruire ou à déformer les éléments de son passé et à dissimuler nombre de ses crimes. Le camouflage de son moi réel fut presque parfait. Obsédé comme il l'était par la destruction des documents d'archives et l'assassinat des témoins, il fabriqua de faux documents pour substituer l'imposture à la vérité. Il avait l'habitude de mentir et de faire exactement l'opposé de ce qu'il prêchait. Et pendant des décennies, une gigantesque machine de propagande contribua à le glorifier.

Pareil contexte a rendu le travail des biographes de Staline extrêmement difficile. Dans les meilleurs des cas, ils ont modestement réussi à défricher le territoire de ses premières années. Aucun d'eux ne mentionne cependant l'âpre conflit familial causé

par l'intuition qu'il était un enfant adultérin, ce qui empoisonna la vie de ses parents et causa l'éclatement du foyer. Aucun biographe ne cite non plus les féroces raclées que lui administrait son père Vissarion et qui laissèrent l'enfant de dix ans infirme pour la vie. Ces traumatismes mutilèrent aussi le caractère de Staline. Enfin, aucun biographe ne s'est aventuré à explorer les meurtres dictés par Staline dans sa jeunesse, y compris celui de son propre père. Ce n'est pourtant qu'à la lumière de ses premiers assassinats que le carnage de son règne commence à devenir compréhensible. Staline était devenu un « tueur en série » rusé et brutal bien avant que la Révolution lui offrît la possibilité d'étancher sa soif de sang à une vaste échelle.

Une seule biographie, ancienne, mentionne de façon incidente que Staline était un agent de la police secrète tsariste, l'Okhrana³. Et pourtant, la carrière de Staline à l'Okhrana est cruciale pour la compréhension de sa formation psychologique, de son caractère, du cours de l'histoire soviétique et de la nature de l'État policier qui ravagea la vie de générations entières. Quelle que soit l'importance intrinsèque de la carrière de Staline à l'Okhrana, elle n'est cependant rien en regard des horreurs que la peur de sa révélation fit commettre à Staline et qui obéra l'histoire de l'URSS.

Aucun des biographes de Staline ne révèle non plus que son dossier à l'Okhrana survécut à la Révolution et fut découvert dans de vieilles archives par de hauts fonctionnaires soviétiques, qui voulaient le déposer et l'exécuter. Il existe bien des fragments d'information anciens sur la carrière de Staline à l'Okhrana, mais ils furent souvent rejetés comme rumeurs sans fondement ou ragots à sensation. Cependant, les preuves que j'expose dans ces pages démontrent de façon formelle que les « rumeurs » filtraient, et que ces révélations, bien que sensationnelles, n'ont rien à voir avec le sensationnalisme. La paranoïa de Staline, souvent évoquée par ses biographes, se fonde sur une réalité et explique, sans pourtant en atténuer l'horreur, les convulsions de l'ère stalinienne.

*

Ces pages sont le fruit d'une enquête obstinée. Aucune bribe d'information, parût-elle anodine, n'a été négligée ; je n'ai voulu laisser dans l'ombre aucune omission, ni le plus petit mensonge. J'ai examiné attentivement les archives secrètes de la police russe, les publications anciennes, les dépêches de presse, les mémoires, les révélations récentes issues des archives soviétiques, et même les films que Staline avait patronnés. J'ai interrogé des légions de témoins et leurs descendants. Ce travail fut comparable à la lente et difficile reconstitution d'un portrait déchiqueté. Pour les comprendre, les débris infimes, épars et délités durent être replacés dans leur contexte. Je veux croire que le lecteur y découvrira le vrai Staline, l'imposteur posant sous le masque du zélate révolutionnaire, le despote mentalement dérangé et hanté par la peur qu'on découvre ses crimes et sa duplicité ; enfin, l'assassin de masses sans conscience qui finit empoisonné comme il avait empoisonné. Un homme qui, au pinacle de la puissance, plongeait dans les abîmes de l'insanité. La véritable histoire de Staline est plus effroyable et bizarre qu'une fiction, mais elle lui restitue sa réalité.

L'ironie des faits veut que Staline ait lui-même sauvegardé à son insu des éléments de sa vérité. Les minutes des macabres procès-spectacles qu'il avait mis en scène trahissent l'une de ses plus extraordinaires obsessions : forcer les autres à avouer les crimes qu'il avait lui-même commis. Ces confessions, comme la pièce enchâssée dans le *Hamlet* de Shakespeare, contiennent des éléments de vérité : non pas celle des victimes, mais la sienne propre. C'est pourquoi les confessions de ces procès sont uniques dans l'histoire. Staline projetait sur les autres ses propres conflits émotionnels.

Une autre obsession de Staline a, paradoxalement, facilité l'établissement de la vérité : les faux documents dont il inonda les archives soviétiques pour masquer et discréditer les vrais documents de l'Okhrana et glorifier son passé imaginaire de révolutionnaire. Mais sa méthode était particulière : il altéra de nombreuses pièces authentiques de l'Okhrana, y inséra des éléments frauduleux et en supprima des passages, falsifiant le sens

de ces documents, tout en laissant des portions du texte intactes. Heureusement, ces falsifications grossières étaient aisément décelables. Staline avait laissé subsister des parcelles de vérité qui se révélèrent fort utiles pour la reconstitution de sa carrière.

*

J'ai conduit mes recherches animé par le sentiment que, si j'échouais, l'histoire vraie de Staline demeurerait ignorée pour toujours et que les nombreux fragments de preuves que j'avais amassés disparaîtraient avec le temps, méconnus ou négligés par d'autres. Deux décennies d'enquête m'ont offert un aperçu unique sur la personnalité de Staline et la « méthode » inhérente à sa folie. À tort ou à raison, j'estimais aussi que ma propre vie m'avait imparti la mission d'exhumer l'histoire de Staline.

Je suis né et j'ai grandi à Moscou, rue Arbat, où passaient les limousines de Staline et des dignitaires du parti se rendant au Kremlin. Dans mon enfance, je restais souvent en compagnie de mes grands-parents. J'aimais et respectais mon grand-père, un homme de grande taille, studieux. Au simple nom de Staline, il marmonnait dans sa barbe grise, à la seule attention de ma grand-mère : « Ce bandit ! » Je l'entendais aussi. Cependant, mes camarades de classe et moi-même étions tenus d'assister aux parades sur la place Rouge. Tandis que passaient les défilés, je regardais Staline, debout, là-haut, sur le mausolée de Lénine, agitant le bras de temps à autre. Je pensais à mon grand-père et je me demandais pourquoi tous ces gens criaient hystériquement : « Vive Staline ! »

En 1950, deux de mes camarades et moi-même, âgés de dix-neuf ans, fûmes arrêtés pour avoir tenté de nous enfuir par la frontière soviéto-turque, ainsi que pour « propagande antisoviétique ». Cinq ans plus tard, à la faveur de l'amnistie qui suivit la mort de Staline, nous fûmes libérés. J'ai donc passé cinq années au goulag. Ceux que j'y ai côtoyés m'ont raconté chacun leur histoire ; toutes ont laissé sur moi une marque profonde. Beaucoup d'entre eux ne pouvaient même pas expliquer pourquoi ils avaient été arrêtés. Ils demandaient constamment : « Pourquoi ? »

AVANT-PROPOS

Il est probable que c'est là-bas, au goulag, dans ces lancinants « pourquoi? », que mes recherches trouvent leur origine. Il est même possible que je les aie entreprises dès mon enfance, quand j'entendais mon grand-père traiter Staline de « bandit » et que je voyais avec stupeur de vastes foules idolâtrer le même homme. Le résultat de ces recherches tient dans ce livre.

Il n'est jamais trop tard pour tenter d'établir la vérité, ni pour expliquer le cours particulier des événements historiques. L'issue du désastre stalinien n'est pas encore en vue. Comprendre la réalité d'un homme qui fut l'un des plus grands criminels et des pires despotes des temps modernes peut contribuer à la compréhension de ce désastre, dont l'onde de choc menace encore de faire exploser les décombres de l'ancien Empire soviétique. Un demi-siècle après la mort du dictateur, les Russes se débattent encore pour s'affranchir des séquelles de sa tyrannie.

Ignorer le passé expose à le répéter. L'objet de ce livre est de prévenir cette fatalité en dévoilant une vérité. Afin que la libération soit irréversible.

NOTES

1. Bertram D. Wolfe, *Three Who Made a Revolution*, vol. II, New York, 1964, p. 89.
2. Robert Conquest, *Stalin : Breaker of Nations*, New York, 1991, p. 323.
3. Edward Ellis Smith, *The Young Stalin. The Early Years of an Elusive Revolutionary*, Londres, 1968.

1

Les racines du mal

Au début de l'année 1874, un étranger de haute taille et de belle carrure arriva à Gori, petite ville provinciale au cœur de la Géorgie, alors province méridionale du grand empire russe. Il pouvait passer pour l'un de ces serfs récemment libérés, fuyant la pauvreté de leurs villages, dans l'espoir de trouver du travail dans les villes. Il s'appelait Vissarion Djougashvili. Son arrivée à Gori était en fait un retour à la terre où ses ancêtres, tous des serfs, avaient jadis vécu.

Tout ce que Vissarion savait de ses ancêtres se limitait à quelques anecdotes sur son grand-père, Zaza Djougashvili, un serf né vers 1800 dans un village près de Gori, avant que la Géorgie fût absorbée par l'Empire. Zaza avait pris part à plusieurs soulèvements paysans, réprimés par les troupes russes. Il avait été capturé deux fois, mais était parvenu à s'enfuir dans les montagnes où il gardait des moutons. Il s'était ensuite fixé dans le village de Didi Lilo, où il s'était marié et avait eu des enfants¹. Plusieurs de ses descendants y vivaient encore dans les années 1930².

Un des fils de Zaza, Zano, possédait un vignoble. Les enfants aidaient alors leurs pères dans leur travail ou bien se trouvaient un emploi. Vissarion, fils de Zano, avait quitté Didi Lilo à quatorze ans, après l'abolition du servage, en 1864. Il avait trouvé à s'employer dans la fabrique de chaussures d'Adelkhanov, un Arménien de Tiflis, capitale de la Géorgie. Dix ans plus tard, il se fit embaucher à Gori dans une autre fabrique de chaussures, pour un salaire supérieur³.

Les habitants de Gori supposèrent que Vissarion Djougashvili était originaire d'Ossétie, frontalière de la Géorgie au nord, parce

que son nom comportait la même racine qu'un nom ossète courant, Djoukaev. Ils se trompaient ; en effet, si les Ossètes émigraient souvent en Géorgie, où ils s'intégraient, le nom de famille de Vissarion se décomposait en deux mots, *djouga*, du vieux géorgien pour « joug » (de bœuf), et *vili*, qui signifie « fils de ». *Djouga* dérivait de la langue de l'une des tribus indo-européennes qui s'étaient jadis installées dans la région, et il en existe des variantes dans toutes les langues indo-européennes, auxquelles le géorgien n'appartient cependant pas⁴ ; ainsi du mot russe *igo*, pour « joug » également. L'un des lointains ancêtres de Vissarion avait probablement été un fabricant de jougs en ces temps-là.

Vissarion s'acquit bientôt une réputation d'excellent artisan, qui l'encouragea à ouvrir boutique à son compte. Son commerce prospéra et il acquit une petite maison. Il se lia d'amitié avec un prêtre local, Koba Egnatashvili, et les deux frères Gueladjé, qui avaient une sœur appelée Katerina ou, plus familièrement, « Kéké ». Les Gueladjé étaient nés dans une famille de serfs des environs de Gori et, après l'abolition du servage, s'étaient installés à Gori, où leur père était mort peu après. Kéké aidait sa mère ; ses frères tenaient une poterie⁵.

Selon le registre des mariages de l'année 1874, Vissarion avait vingt-quatre ans quand il demanda la main de Kéké, qui en avait alors seize⁶. La cérémonie, somptueuse, fut célébrée par le père Egnatashvili⁷.

Le bonheur n'était cependant pas au rendez-vous. Dans les trois premières années de son mariage, Kéké mit au monde trois enfants morts-nés ou qui moururent en bas âge – d'après ce qu'elle en dit plus tard, deux garçons et une fille⁸.

Le quatrième enfant, un garçon, naquit un mois avant le Noël orthodoxe de 1878. Un extrait du registre des naissances à l'*Ouspenski sobor* (cathédrale de l'Assomption) indique :

« Iosif Djougashvili, né le 6 décembre 1878, baptisé le 17 décembre, parents : Vissarion Ivanovitch Djougashvili, paysan, et sa femme légitime, Ekaterina Georgievna, résidents de Gori – parrain : Tsikhatrishvili, résident de Gori⁹. »

L'enfant survécut. On le surnomma « Soso », diminutif de Iosif. Il serait connu du monde sous le nom de Joseph Vissarionovitch Staline. Contredisant les registres de l'église, la biographie officielle de Staline, établie en 1922, indique qu'il serait né un an et quatre jours plus tard, le 21 décembre 1879. Pendant des décennies, cette date fictive serait célébrée comme l'anniversaire de Staline. Ce serait l'une de ses premières falsifications, mais sans doute l'une des moins révélatrices.

La maison où Soso naquit est aujourd'hui le dernier musée Staline. Tous les bâtiments alentour ont été détruits en 1937, quand la région fut transformée en parc. La maison devint un sanctuaire, protégé par une imposante enceinte de marbre. Dans la jeunesse de Staline, elle était considérée comme une modeste maison typique. La porte de bois ouvrait sur une pièce unique, au sol incrusté de briques concassées. Deux fenêtres diffusaient une lumière glauque ; l'air y était lourd de l'humidité du linge mis à sécher et des vapeurs de la cuisine. Un énorme lit géorgien servait d'aire de repos pour toute la famille et occupait la moitié de l'espace. L'autre moitié était occupée par des meubles simples, une commode à quatre tiroirs surmontée d'un miroir rond, une petite table, des tabourets à trois pieds, un petit placard et une garde-robe. Dans un coin s'alignaient une rangée de cruches en terre et un baquet de bois pour recueillir la pluie filtrant par le toit. La maison était flanquée d'un petit jardin et d'une guérite d'aisance, entourés d'une haute palissade¹⁰.

Dans la jeunesse de Staline, Gori comptait quelque huit mille âmes, principalement des Géorgiens et un certain nombre d'Arméniens qui avaient fui la Turquie et la Perse ; quelques Ossètes, Tartares et juifs géorgiens complétaient le tableau. Maxim Gorki, qui visita la région au début du siècle, a décrit son « ciel chauffé à blanc », au-dessus des « neiges d'argent éternelles » sur le sommet des montagnes¹¹.

Pour ses parents et voisins, Soso semblait normal, n'était une légère malformation du pied gauche, dont les deuxième et troisième orteils étaient palmés¹². Cette tare suscita des rumeurs qui s'enflèrent avec le temps, encore vivaces de nos jours en Géorgie, avançant que Staline avait six doigts¹³. Jusqu'au Moyen Âge,

il était courant de tuer des nouveau-nés affligés d'une anomalie ; les superstitieux y voyaient, en effet, l'empreinte de puissances diaboliques. Ainsi, Grigory, l'un des frères Karamazov de Dostoïevski, croit que son fils est un « dragon » parce qu'il a six orteils et il se félicitera de sa mort.

Rien ne donne à penser que Vissarion prît son fils pour un dragon ; en revanche, il le détestait pour d'autres raisons. En effet, les voisins soupçonnaient Kéké d'infidélité et doutaient que Soso fût le fils de Vissarion ; ils se souvinrent longtemps des raclées que le père lui administrait¹⁴. L'un d'eux se rappelait qu'un jour Soso avait réclamé de l'argent pour acheter des couleurs, car il aimait peindre. Puis il demanda davantage. Son père excédé lui lança un marteau qui le manqua de peu. Soso s'enfuit, poursuivi par le père, qui l'appelait *nabichouari*, « bâtard » en géorgien¹⁵.

Les premiers biographes de Staline ont rapporté les rumeurs sur sa naissance illégitime. Trotski a évoqué des « faits piquants¹⁶ » et Boris Souvarine, les « bolcheviks géorgiens qui prennent des faits déplaisants pour des réalités¹⁷ ». Roy Medvedev assure qu'en Géorgie, d'autres rumeurs voudraient conférer à Staline un statut plus élevé et en faire le fils d'un aristocrate ou d'un pope de haut rang¹⁸. Mais de telles suppositions ne pourraient avoir été lancées dans le seul but d'exalter le statut de Staline, car une naissance illégitime a toujours été considérée dans ce pays comme une disgrâce et une offense aux traditions familiales et à l'honneur. Le nom qui revient invariablement dans ces rumeurs comme celui du « vrai » père de Staline est Koba – diminutif de Yacobi – Egnatashvili, le prêtre qui avait marié les parents de Staline¹⁹.

*

La famille Egnatashvili appartenait aux *aznaouri*, petite noblesse terrienne, nombreuse et fière, dont les rejetons embrassaient traditionnellement la carrière militaire ou civile, ou bien entraient dans les ordres. Egnatashvili s'était marié et avait eu beaucoup d'enfants, mais seuls deux de ses fils avaient survécu à l'épidémie de variole de l'hiver 1887. Soso lui-même faillit être

emporté par la maladie, dont il conserva des traces profondes sur le visage²⁰. Durant le règne de Staline, les deux fils d'Egnatashvili bénéficièrent de sa protection durant de nombreuses années. Alexandre Yakovlevitch Egnatashvili fut incorporé dans la police secrète géorgienne puis transféré à Moscou, où il devint général de la garde personnelle du dictateur. Il était connu des officiers comme demi-frère de Staline²¹, dont il était également le goûteur, s'assurant que les aliments qui lui seraient servis n'étaient pas empoisonnés²². Il disparut à l'époque de la mort de Staline, probablement fusillé, soit sur l'ordre de ce dernier, soit sur celui du chef de la Sécurité soviétique, Beria²³.

L'autre fils d'Egnatashvili, Vassili, devint le directeur du journal du parti géorgien, *Zaria Vostoka* (« Aube d'Orient »), plus tard secrétaire du Soviet suprême géorgien. Ignorant et vaniteux, il ne pouvait s'empêcher de laisser entendre à l'occasion qu'il était le frère de Staline. Il déclara une fois au metteur en scène géorgien David Rondeli : « Vous savez, mon frère a aimé votre film », mettant l'accent sur les mots « mon frère ». « Qui est votre frère ? demanda Rondeli. — Comment, vous ignorez que Koba est mon frère ? », s'écria Vassili, l'air surpris, ajoutant : « Koba Staline est mon frère. » « Koba » était un diminutif courant en Géorgie. Quand il apprit l'incident, Staline s'agaça de la menace que cette indiscretion faisait peser sur le culte dont il était l'objet ; il ordonna l'arrestation de Vassili. Ce dernier fut libéré après la mort de Staline. Sa femme, Maria, se lamentait souvent : « Staline était le demi-frère de mon mari. Notre famille et toute la Géorgie ont souffert à cause de lui. » En 1955, le fils de Vassili, Koba Egnatashvili, se battit avec un camarade de classe, Zviat Gamsakhourdia (plus tard dissident notoire, puis président élu de Géorgie), parce que ce dernier s'était écrié : « *Stalinis deda bozi ikho.* » (« La mère de Staline était une pute²⁴. »)

À l'évidence, la naissance illégitime de Staline n'était donc pas un grand mystère. Mais les deux seuls qui eussent pu le confirmer étaient morts depuis longtemps et Staline n'aurait pu souscrire aux rumeurs sans déclencher une vendetta ou *siskous akheba* entre les clans Djougashvili, Egnatashvili et Gueladjé. Le point ne sera donc pas prouvé formellement ; plus important

paraît le fait que le soupçon d'adultère, réel, détruisit probablement le foyer de Soso. Les Géorgiens n'usent pas à la légère du mot *nabichouari* et Vissarion ne l'aurait pas lancé à son fils s'il n'avait été convaincu de l'infidélité de Kéké. Le soupçon affecta profondément Vissarion. Il avait jusqu'alors été un bon vivant, raconteur prolixe et chanteur doué ; il devint une brute alcoolique, dépensant tout son argent en boisson, redouté de Soso, qui l'évitait²⁵.

En 1884, quand Soso eut cinq ans, Vissarion quitta Gori pour Tiflis, où il reprit un poste à l'usine Adelkhanov. Pendant les cinq années suivantes, Kéké et son fils demeurèrent seuls à la maison²⁶ et Vissarion ne leur rendit pas une seule visite. En septembre 1888, Soso fut admis à l'École préparatoire ecclésiastique de Gori, où l'on n'acceptait en général que les rejetons de la petite noblesse et du clergé. Plusieurs années plus tard, un voisin observa qu'il était tout à fait exceptionnel qu'un garçon d'origine paysanne, portant un nom tel que Djougashvili, fût accepté à l'école ecclésiastique. Soso le fut néanmoins et reçut une pension de trois roubles par mois. Sa mère travaillait pour les professeurs et gagnait jusqu'à dix roubles par mois. C'était là leur moyen d'existence²⁷. La pension et le travail de Kéké avaient été arrangés par Egnatashvili²⁸.

Quelque deux ans après qu'il fut entré à l'école, à Noël, Soso, alors âgé de dix ans, faillit être tué. Il se trouvait dans un groupe d'écoliers quand un attelage rapide le renversa et lui passa sur les jambes. Il perdit conscience. Mais quand il reprit ses esprits, chez lui, il dit à sa mère de ne pas s'inquiéter. Elle appela un médecin, qui épancha le sang et assura qu'il n'y avait pas de lésions profondes. Après une convalescence de deux semaines, Soso retourna à l'école. Il s'était convaincu qu'un miracle l'avait sauvé de la mort, ce qui présageait d'une grande destinée²⁹.

Peu après cet accident, Vissarion écrivit à Kéké pour lui annoncer qu'il entendait emmener Soso à Tiflis et lui apprendre à fabriquer des chaussures. Il arriva à Gori au début du printemps 1890. Soso était en deuxième année de classe préparatoire. En dépit des objections de Kéké, Vissarion était décidé à arracher Soso à l'école et à l'emmener de force à Tiflis pour

qu'il vienne travailler avec lui. La mère savait qu'il haïssait Soso et craignit qu'il le brutalisât ; de plus, elle avait toujours voulu que son fils fût prêtre. Mais ses objections ne firent qu'enflammer Vissarion : son fils serait cordonnier³⁰.

Egnatashvili était de l'avis de Kéké ; il fit observer à Vissarion qu'il serait absurde d'arracher l'enfant à l'école. Mais Vissarion n'en démordait pas ; le fait que Soso eût été admis à l'école ecclésiastique aussi bien que l'intervention d'Egnatashvili achevèrent sans doute de le convaincre de l'adultère de Kéké. Emmener Soso avec lui vengerait son honneur. La peur qu'il inspirait à Soso et la répugnance de ce dernier à quitter Gori attisèrent sa colère. « Regardez ce *nabichouari* ! cria-t-il. Il ne veut pas être cordonnier comme son père³¹ ! »

Soso devait se rappeler toute sa vie la violente dispute qui opposa ses parents à l'occasion de cette visite. Staline a raconté à sa fille Svetlana que, pour défendre sa mère, il lança un jour un couteau sur Vissarion, qui courut à sa poursuite en hurlant³². Un voisin se rappelle une autre dispute durant laquelle Vissarion traita Kéké de putain, la jeta par terre et commença à l'étrangler. Soso courut demander de l'aide aux voisins : « Venez vite, il est en train de tuer ma mère ! » Vissarion résista à l'intervention des voisins, qui durent l'assommer et le ligoter³³. Plusieurs années plus tard, Kéké donna cependant de l'épisode une version beaucoup moins haute en couleurs :

« Soso faisait d'excellentes études, mais son père – feu mon mari Vissarion – s'était mis en tête d'enlever le garçon de l'école, afin de lui apprendre la fabrication de chaussures. Je m'y opposai et discutai beaucoup, et je me disputai même avec mon mari, mais en vain : il était attaché à son idée et sa volonté prévalut. Après quelque temps, néanmoins, je parvins à faire inscrire de nouveau Soso à l'école³⁴. »

On relèvera la précision singulière sur le père de Soso, « feu mon mari », apparemment destinée à exclure tout soupçon sur la paternité de Soso. Mais Kéké passe en silence les événements dramatiques qui se déroulèrent à Tiflis durant l'été 1890.

Vissarion et Soso partirent donc pour Tiflis et vécurent dans une chambre garnie à Avlabar, zone de taudis pour paysans et

ouvriers³⁵. Vissarion fit engager son fils à la fabrique d'Adelkhanov, où le gamin aidait les ouvriers à torsader le fil et faisait fonction de grouillot³⁶. Pendant ce temps, Kéké et Egnatashvili intervinrent auprès de l'exarque, chef de l'Église orthodoxe de Géorgie, fort influent dans les dédales administratifs et éducatifs ; ils le supplièrent d'intervenir dans les affaires de la famille Djougashvili pour soustraire le jeune Soso aux mauvais traitements de son père, le rendre à sa mère et lui permettre ainsi de poursuivre son éducation religieuse. L'exarque proposa un compromis : le garçon resterait à Tiflis, mais serait admis dans une école ecclésiastique de cette ville et ferait partie du chœur, au lieu de travailler à la fabrique. Mais Kéké était résolue à ramener son fils à Gori³⁷.

La proposition de l'exarque, soutenue par Egnatashvili et les professeurs de l'école de Gori, échoua. Vissarion refusa de laisser son fils retourner à l'école, arguant que lui seul avait le droit de décider des destinées de son fils. L'autorité paternelle ne pouvant lui être retirée que par un jugement, il avait la loi pour lui. On ne dispose que de bribes d'information sur les événements qui aboutirent à la libération de Soso. Un voisin rapporte qu'au bout de quelque temps, « la mère, à son tour, se rendit à Tiflis et enleva son fils à la fabrique³⁸ ». Les mots « à son tour » impliquent que quelqu'un d'autre y était déjà allé, qui ne pouvait être qu'Egnatashvili. Comme beaucoup d'autres souvenirs sur l'enfance de Staline, celui-ci fut tronqué.

Un indice sur ce qui se passa à Tiflis a été fourni par Staline lui-même. Expliquant un jour pourquoi son bras gauche était plus court que le droit de près de cinq centimètres, il raconta à la famille de sa femme, avec une candeur inusitée, qu'il s'était blessé dans son enfance et que personne n'ayant alors pris soin de lui, une infection s'était développée. « Je ne sais ce qui m'a sauvé. Ou bien c'était ma forte constitution, ou bien la pommade du rebouteux local, mais en tout cas, je me suis rétabli³⁹. » Or, la seule période durant laquelle Soso se trouva séparé de sa mère, ce fut à Tiflis, en 1890. Staline révéla cependant à la famille de sa seconde femme que c'était Vissarion qui l'avait blessé au bras au cours d'une raclée, mais cela demeura un secret de famille pendant des années⁴⁰. Ayant blessé Soso, Vissarion n'avait cependant

pas appelé le médecin, soit que le sort du garçon lui fût indifférent, soit de crainte que le médecin déclarât la blessure à la police. Informés de l'état de Soso, Kéké et Egnatashvili avaient couru chez l'exarque pour le supplier d'enlever le garçon à Vissarion. Cette fois, l'exarque intervint pour que la police arrêtât Vissarion et que celui-ci fût condamné par les tribunaux. À l'audience, Soso fit état des sévices qu'il avait endurés et de sa blessure au bras. Vissarion fut condamné à la prison et privé de ses droits paternels⁴¹. Défait et humilié à sa libération, il sombra dans le vagabondage et l'ivrognerie.

Vissarion laissa à sa femme et à son fils des souvenirs amers de haine et de honte. Plusieurs décennies plus tard, le fils fit organiser des procès où d'autres garçons témoignaient contre leurs pères et demandaient des peines sévères. Staline créa également un culte de Pavlik Morozov, un jeune paysan qui avait témoigné au tribunal contre son père, perdu d'avance. La glorification de Morozov était la sienne propre. Dans ce cas comme dans bien d'autres, il reconstituait les scènes capitales de sa vie.

*

Soso retourna à Gori à la fin de septembre 1890, quelques semaines après le début de l'année scolaire. Il fut admis en classe supérieure de l'École ecclésiastique. Son bras cicatrisa lentement et gagna en vigueur, mais sa croissance fut contrariée par les dommages osseux, l'infection ayant entraîné une ostéomyélite, affection souvent fatale à cette époque antérieure à la découverte des antibiotiques. Le bras n'était pas atrophié ; seule sa longueur était anormale. Soso ne raconta à personne, même pas à ses amis de jeunesse, ce qu'il avait enduré à Tiflis⁴². Kéké et Egnatashvili gardèrent également le silence sur ce qui s'y était passé.

Soso se rétablit entièrement et devint un garçon vigoureux, toujours prompt à faire preuve de sa supériorité physique. Il défia ainsi un camarade de classe dans un match de lutte ; les spectateurs déclarèrent l'égalité. Lorsque les lutteurs se furent rhabillés et eurent quitté le tapis, Soso se jeta sur son adversaire par derrière, le plaqua à terre et lui mit le genou sur la poitrine.